

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(25 août - 7 septembre\)](#)[Item](#)[31. Paris, Lundi 28 août 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

31. Paris, Lundi 28 août 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Interculturalisme](#), [Musique](#), [Relation François-Dorothee](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (25 août - 7 septembre)

Ce document est une réponse à :

[27. Val-Richer, Samedi 26 août 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Collection 1837 (25 août - 7 septembre)

[31. Val Richer, Jeudi 31 août 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-08-28

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Il me faut une lettre [?] quand je n'y ferais qu'y placer le numéro.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 117-118, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/426-432

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

31. Paris, Lundi 28 août 1837 2 heures

Il me faut une lettre commencée, quand je ne ferais qu'y placer le numéro. C'est donc pour cela tout seul que vous me renvoyez à ma table. Mais Monsieur, je suis bien lasse. J'ai beaucoup écrit. J'ai trop de correspondances, elles m'ennuient, & je ne sais comment les secouer. J'ai marché malgré la pluie, car il pleut, mais ce temps me convient mieux que la chaleur. J'ai même eu froid cette nuit. J'ai repris mon couvre-pied. Comment êtes-vous ? Cette irritation à la gorge vous a-t-elle enfin quitté ? Je veux savoir cela. Je veux tout savoir. Je vous en donne bien l'exemple cette heure-ci et les suivantes me sont bien dures à supporter. Je ne puis fixer mon attention sur rien, pas même sur les livres que vous m'avez laissés. Je les prends, je les quitte. Je me couche sur mon canapé. Je m'y assieds, je change de place. Je me promène dans le salon. Je ne regarde plus dans les glaces. M'y voir seule, c'est si triste ! Monsieur, que les heures sont longues. Je relis deux lettres. Elles me font tant de bien. Mon âme en est si doucement caressée. Que de vœux elles m'arrachent. Que de prières j'adresse au Ciel, que de promesses, je me fais à moi-même ! Il me semble qu'à nous deux rien n'est impossible. Que nous pouvons défier les hommes. Ah ! Qu'on ne vienne par troubler mon bonheur car j'oublierais tout, plutôt que de m'en séparer. Monsieur, voilà une parole bien coupable, & cependant, je sens que le fond de mon cœur ne l'est pas. Jamais au contraire, il n'a été rempli par de plus doux, par de plus nobles sentiments, par des sentiments plus religieux. Ah, que vous m'avez fait de bien !

Mardi 9 heures. Le N°27 est là. On me l'a remis lorsque je rentrais de ma première promenade. Je l'ai portée dans mon cabinet, & là sur mon canapé je l'ai ouvert. C'est charmant des lettres, vos lettres, mais il y a quel que chose de mieux que cela ! J'ai fait hier une promenade accoutumée, mais il n'y a pas eu moyen de marcher, il a plus à verse tout le jour, il pleut fort à matin, mais j'ai perdu patience, et j'ai marché un peu dans l'eau comme s'il faisait sec. J'ai hâte de vous dire que j'ai changé de chaussures parce que vous iriez peut être vous mettre en tête que j'ai pris froid. Monsieur, c'est incroyable toutes les pauvretés que je vous dis et tout ce que je vous prête d'inquiétude pour la santé. Cela ressemble singulièrement à la table de thé. Vous le voulez bien n'est-ce pas ?

J'ai commencé ma soirée hier avec quelques ennuyeux, les Stackelberg et autres, je l'ai mieux fini, avec le duc de Noailles qui est venu passer deux jours à Paris pour moi. Nous avons eu des plaisir à nous revoir ; nous avons très vite bavardé & je l'ai renvoyé à 11 heures.

Le mérite que je lui trouve c'est d'être de très bonne compagnie ; de savoir un peu tout, & de prendre intérêt à tout ce qui a occupé ma vie extérieure, ainsi d'être curieux des personnes qu'il n'a jamais vues dès qu'elles ont de l'importance. Ce qui me frappe en général dans les Français c'est leur parfait dédain pour tout ce qui n'est pas France et Français. Ils se regardent comme seules dignes d'occuper la scène, les Piscatory sont fort nombreux. Il me paraît que les français méprisent parfaitement tous les autres peuples en masse et en détails. Ils font exception pour les Anglais, & ceux-là ils les détestent parce qu'ils leur portent envie. Ils cachent cela sous une même forme de silence ou d'indifférence pour tout sujet étranger.

Dès le commencement, de mon arrivée ici vous êtes le seul qui m'ayez adressé quelques questions sur l'Angleterre. Depuis, et avant même notre mois de juin chaque fois que nous causons ensemble. Vous me meniez sur terre étrangère, vous interrogiez même la petite Princesse. Tout cela je l'ai bien remarqué. La vraie supériorité n'est pas méprisante. Monsieur j'aurais bien de belles choses à vous dire la dessus, ainsi qu'une observation toute récente que j'ai faite ici sur quelqu'un mais je vous parle là de choses qui sortent de mon sujet, de mon sujet musique. J'y ai presque du remord.

Je viens de recevoir un billet dans lequel il y a cette phrase. " Vous êtes seule je crois, c'est-à-dire que l'objet de vos respects s'est éloigné." Je n'ajoute ni ne retranche pas un trait de plume. Je n'ai pas de lettre de mon mari. Les N° précédents le dernier ne m'arrivent même pas. Au fond cela me repose. En fait de lettres je ne veux que les vôtres, je ne veux lire que cela, penser qu'à cela. Mon médecin me trouve mieux je veux bien le croire, mais il n'y paraît pas.

Adieu monsieur vous voilà au bord de la mer, ou du moins vous allez y être ? J'achève cette lettre à midi. Encore cinq jours, cinq grands jours c'est-à-dire que dimanche à cette heure-ci ; mon cœur battra déjà bien fort. Adieu, adieu Dearest.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857), 31. Paris, Lundi 28 août 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot , 1837-08-28.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 09/05/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/928>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur117-118

Date précise de la lettreLundi 28 août 1837

Heure2 heures

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationVal-Richer

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024



31.

Paris leudi 28 aout 1837. 117

2 heures.

il me faut une lettre concurremment, quand
je me ferois j'y place le meilleur.
L'abonnement pour cela tout seul que vous
me renvoyez à ma table. mais
Mon Dieu je n'en suis pas. J'ai
beaucoup écrits. j'ai trop de corres-
pondances, elles m'occupent, et je
n'ai pas le temps de les recevoir.

J'ai essayé malgré la pluie, car
il pleut, mais ce n'est pas un moment
meilleur que la chaleur. j'ai mieux
supporté cette nuit. j'ai reçu mon
coursier hier.

concernant les vus. Cette invitation
à la messe vous a t-elle été faite?
je vous saisis cela. je n'en suis
pas sûr. je vous en donne très souvent.
cette lettre est elle arrivée à son
bon port. Je n'ai rien à supporter. je ne

je ne fixe mon attention sur rien,
par aucun motif, le moins puéril en apparence.
laisser. je les prends, je les quitte.
je me couche sur mon canapé. je
m'y assieds. je change de place - je
me promène dans le salon - je ne
regarde plus dans les yeux. m'y
vois mal, c'est si triste! Mon Dieu
que les heures sont longues!

je relis dans lettres. elles me font tout
de bien. mon âme se redresse doucement
carapée. que de choses elles m'apportent
que de prières, j'adresse au ciel, que
de promesses, je me fais à moi-même!
il me semble qu'à mon départ rien
n'est impossible. que mon bonheur
diffère de la mort. ah! si on me
venait par troubles mon bonheur, car
j'oublierais tout, plutôt que de m'en
séparer. Mon Dieu, voilà un

pasale bien compable, & cependant
je n'en puis faire de mon foin en
l'air par. jamais au contraire
il n'a été rempli par de plus d'ou
pas de plus nobles vertueuses, pas
de vertueuses plus religieuses. ah,
qu'est-ce que vous avez fait de bien!
Mardi 9. Juin.

Le 11. 27. ut la. on me l'a dit
lorsque je venais de mes provinces
provinciales. je l'ai porté dans mon
cabinet, et là me mon ouvrage je
l'ai ouvert. et l'ouvrant des
lettres, vos lettres, mais il y a
quel chose de mieux que cela!

je ai fait bien mes provinciales
continues mais il n'y a pas
un peu de nouvelles. il a plu à
vous tout le jour, il pleut tout le

matin, mais j'ai perdu patience,
 et j'ai marché, un peu dans l'eau
 comme si il faisait sec. j'ai hâte
 de vous dire que j'ai changé de chambre
 parce que vos deux petites sont
 un peu malade que j'ai pris soin.

Monsieur, c'est incroyable toutes les
 pauvretés que je vous dis et tout ce
 que je vous prie d'acquiescer pour
 ma santé. cela ne peut être. Vous
 êtes assis à la table de thé. Vous
 le voulez bien, n'est-ce pas ?

j'ai commencé ma soirée hier avec
 quelques amusements, le Stakelberg
 et autres, et j'ai un peu fini, avec
 le jeu de Noailles, qui est un jeu
 deux jours à Paris pour moi. vous
 avez eu du plaisir à vous revoir,
 vous avez très vite regardé et
 l'ai revu à 11 heures. la soirée

est.

quasi lui tonner i' est d'its des
 bonum fougafun, de savoir un
 que tout, a de prendre intérêt a
 tout ce qui a occupé une vie extérieure
 aucun, d'its usages de personnes
 qu'il n'a jamais eues de sa'elles
 ont d'its importances. après une
 page de finies de la France
 et elle partait de la pour tout a
 qui n'est pas France a France. ils
 se regardent comme eux d'its
 d'accuser la sien: les dications sont
 fort nombreux. il ne paraît que
 les Français ne s'occupent pas d'its
 tout les autres peuples en masse et
 en détail. ils font exception pour
 les anglais, a eux la ils les détestent
 parce qu'ils leur partent envie. ils
 cachent cela sous une même forme
 de vilains ou d'indifférence pour tout

reçoit toujours. Si le forçage
de mon arrivée ici vous est le seul
qui m'aiguise à dire quelques paroles
sur l'agriculture. Depuis, et avant
cette note vous de plus, chaque
fois que vous m'avez vu, ensemble
vous me recevez avec toute attention,
vous m'interrogez sur la petite
proportion. tout cela je l'ai bien
remarqué. La vraie supériorité, vient
par mépris. Maintenant j'ai
bien de belles choses à vous dire la
dessus, mais je n'ai pas l'abandon tout
vieux que j'ai fait en quelque lieu,
mais je n'en parle ni de choses qui
sortent de mon sujet, de mon sujet
écrit. j'y ai presque du regard.
je n'ai de recevoir un billet de la
part il y a cette phrase. "vous êtes

reçoit
de M
si ap
l'act
j'
les
vous
repe
quel
ula
un
je n
para
D
bord
alle
à u
franc
à u

quelque je crois, c'est à dire que l'objet
de vos respects - s'est drogué." je
n'ai point ni eu recours par un
trait de plume.

je n'ai pas de lettres de mon mari.
les N^{os} précédents le dernier au moins
vont bien par. au fond cela me
répond. un fait de lettres je ne veux
pas le noter, je ne veux les pas
cela, je n'en suis pas à cela.

mon médecin m'a donné un
je ne veux bien le croire, mais il n'y
paraît pas.

Odette ne vient, mon frère au
bord de la mer. on en revient son
aller y ira - j'ai dû attendre les lettres
à midi. encore cinq jours, cinq
grand jours. cela à dire qu'on n'a
à elle nous en, nous avons battu

déjà bien fort. adieu adieu dearest.

J

quel
bon
jeun
tout
si
qu'il
ou
frapp
c'est
qui
se
d'acc
fort
le
tout
en de
le
par
c'est
de